

Introduction in Nicolas Collins, *Micro analyses*, Editions Rip on/off, 2015.

Ce qui m'a toujours plu chez certains compositeurs nord-américains, c'est cette capacité d'appliquer des idées simples à une pensée musicale, de tenter des expériences et d'adapter un dispositif particulier à sa réalisation. Loin de la complexité pour la complexité héritière de la pensée européenne post-sérielle. Dans cette catégorie, Alvin Lucier est pour moi le maître absolu. Et puis évidemment David Tudor qui a toujours considéré que le dispositif est la partition et la partition le dispositif.

Étroitement relié à ça, il y a aussi l'idée de travailler avec peu, de recycler, de récupérer et de détourner. Par nécessité économique mais également par volonté de ne pas devenir esclave du progrès technologique.

Adoptant la devise cagienne, "N'importe quel son peut être musical", Nicolas Collins n'a jamais eu de très grande excitation à créer ses propres sons - c'est-à-dire classiquement via un instrument - il a toujours préféré recycler ceux des autres, que ce soit en utilisant la radio qu'il scanne de manière aléatoire, un lecteur CD modifié, des processus de feedback, l'échantillonnage en direct, etc.

Un son extrait de son contexte peut passer de l'abstraction à l'anecdotique en un clin d'œil. Tous les éléments, pris n'importe où, peuvent faire l'objet de rapprochements nouveaux. La mise en présence de deux expressions indépendantes dépasse leurs éléments primitifs pour donner une organisation synthétique d'une efficacité supérieure. Tout peut servir.

Et ce tout inclut autant les sons des autres (musiciens, radios, disques...) que les outils utilisés. Chez lui, le processus est central et jamais complètement terminé.

De sa formation avec Alvin Lucier et de son expérience avec David Tudor, il tire toutes les fondations nécessaires à l'expérience électronique qui lui permettront d'aborder l'utilisation du numérique - encore balbutiant à cette époque - avec une conscience du son supérieure à l'adoration technologique.

Ma première rencontre avec Nicolas Collins date de 1991. Il était invité au 102 rue d'Alembert à Grenoble et suite à un incident ferroviaire, j'étais allé le chercher à Lyon car il n'y avait plus de correspondance pour Grenoble. Une heure de voiture pour prendre contact, parler et échanger. C'était l'époque où il jouait du *trombone propelled electronics* : un trombone complètement kitté avec des circuits digitaux fixés dessus, la possibilité d'enregistrer et de reproduire le signal aussitôt, avec ou sans transformation, et la coulisse venait transmettre les informations de contrôle et autres effets. Avec en plus un haut-parleur faisant office de sourdine !

En parlant avec lui tout semblait plus simple à comprendre car Nicolas a toujours eu un côté très pédagogique, une volonté de transmettre une pratique et de la situer historiquement et toujours en soulignant l'aspect ludique de la chose.

C'est certainement ce qui l'amena à devenir directeur artistique du Steim (Studio for Electro-Instrumental Music) à Amsterdam entre 1992 et 1995. C'était ma deuxième rencontre avec lui dans ce lieu historique, sorte de mini-Ircam moins riche mais ô combien plus humain ! Puis professeur à la School of the Art Institute of Chicago (SAIC), une école d'art privée où les étudiants payent quelques milliers de \$ pour s'inscrire (et juste à côté du bureau d'inscription, un guichet de banque pour ouvrir un crédit !). Et avec lui, c'est une table recouverte de détritiques électroniques divers, de capteurs piezo et autres jouets éventrés. Tout un tas de cochonneries bon marché ! Magnifique contradiction. Mais l'émulation est là comme je pouvais le constater lorsqu'il m'invita quelques jours avec eRikm à partager le travail des étudiants.

N'oublions pas que Nicolas Collins est un pionnier de tout ce que l'on appelle aujourd'hui le Do-It-Yourself ou le Circuit Bending. Dans la grande tradition de David Tudor, il a commencé à mettre les doigts dans les circuits imprimés dès l'adolescence. Et il considère comme ce dernier qu'une composition correspond à un circuit, un dispositif. Son livre "Handmade

electronic music. "The art of hardware hacking" est une petite bible pour n'importe quel curieux qui désire se lancer dans le bricolage électronique sonore.

Une curiosité et un questionnement qui l'amènèrent à remettre en cause les acquis et à ouvrir les machines. Comme par exemple avec sa pièce "Broken light" de 1991 où il déconnecte la fonction "mute" qui intervient sur un lecteur CD en mode pause et empêche d'entendre le signal sauter (skip) en permanence. Comme si le rayon du lecteur glissait sur la surface du CD et aussi sur le temps dans la mesure où la diode laser lisait des musiques baroques du 17^e siècle.

Un saut temporel, économique et donc politique.

Un autre souvenir remonte aux élections présidentielles étasuniennes en 2000 (ou plutôt le vol des élections par George W. Bush), Nicolas Collins était très triste et un peu déprimé et plus encore en 2004 où le même Texan revint au pouvoir et à priori sans fraude. Il était inquiet de la politique de son pays à l'extérieur de ses frontières et évidemment complètement abattu de la situation intérieure. Il en arrivait à se demander s'il ne fallait pas déménager et quitter ce pays. À ces messages catastrophés, nous fûmes plusieurs à le réconforter, et à lui dire de rester sur place, que c'était important et puis aussi que les mêmes clowns existaient également en Europe.

<https://vandieren.com/catalogue/micro-analyses/>